

L'Obs' / Hebdomadaire 6 juin 2019

Le théâtre dans une oreillette

Grâce à l'AUDIODESCRIPTION, mise en lumière par le succès du lm "Pupille", les MALVOYANTS aussi peuvent suivre ce qui se passe sur une scène. ENQUÊTE sur un très beau métier.

Grâce au succès de « Pupille », un très beau métier sort de l'ombre. Dans ce lm de Jeanne Herry, la profession exercée par Elodie Bouchez intrigue. Elle est audiodescriptrice. On la voit au travail, assise dans une loge de théâtre, haut perchée, à décrire ce qui se passe sur une scène où se joue « l'Ours », de Tchekhov, avec des mots soigneusement choisis pour les spectateurs aveugles et les mal-voyants placés en contrebas.

Pour la justesse de ces scènes, Jeanne Herry a rencontré les gens d'Accès Culture, association « loi 1901 » qui depuis vingt-cinq ans travaille avec des amicales d'hommes et de femmes aux yeux fragiles, ceux qui voient le monde en ou ou sans le relief, ceux qui voient de moins en moins bien ou de plus en plus mal, d'autres qui n'ont jamais vu. Mais tous vont au théâtre ou à l'opéra pour la vibration dans les travées, l'émotion partagée, la compagnie des autres. « *L'audiodescription, c'est absolument merveilleux*, nous dit Maurice Ho - man, devenu aveugle à 60 ans à la suite d'un accident de voiture. *Tout est à l'aire de distinction dans la voix, de narration, de ponctuation.* » Aujourd'hui dans sa 89^e année, il se souvient d'un soir fameux, le 30 novembre 1990, quand fut proposée la première audiodescription de théâtre avec « le Songe d'une nuit d'été », de Jérôme Savary. Le casque entrainait dans leur vie. Désormais une voix ou leur parlerait pour décrire les éléments visuels de la pièce, décors, costumes, regards, attitudes.

Si ce soir-là fut un événement, c'est à porter au crédit d'un jeune homme, assistant-stagiaire à la mise en scène au Théâtre national de Chaillot, alors sous la gouverne fantasque de Jérôme Savary. Le stagiaire s'ennuie. Il prend des notes depuis des mois sans trouver sa place. C'est Frédéric Le Du. Il sera bientôt le visage de l'audiodescription dans toutes les corbeilles de France, mais pour l'heure, le mot n'existe pas et les aveugles ne sont pas à la fête. Le voici qui s'attable un matin dans un café place du Trocadéro avec « Libé ». Il s'absorbe dans la lecture d'un article sur l'« audivision » - c'est comme cela qu'on dit alors. Le procédé tout neuf, inventé en Amérique pour le cinéma, arrive en France. Le Festival de Cannes en a révélé l'existence avec la projection expérimentale d'extraits des « Diaboliques », d'Henri-Georges Clouzot, et des « Enfants du paradis », de Marcel Carné. Puis l'Association Valentin Haüy a présenté le premier lm entièrement audio-décrit, « Indiana Jones » de Steven Spielberg - une aventure dans l'aventure. L'article lui donne une idée. Faire la même chose pour le théâtre. Le carillonnant Savary est la personne idéale pour porter un tel projet, et d'ailleurs il est partant. L'aire démarre dès la rentrée suivante avec un retentissement important, mais le concept passe mal. Une certaine condescendance est là, de ceux qui ne comprennent pas l'intérêt de faire venir au théâtre des gens qui ne voient pas. « *Mais qu'importe, un théâtre s'ouvrirait aux handicapés et ça c'était nouveau* », raconte Frédéric Le Du. En 1993, il fonde Accès Culture, encouragé par de grandes scènes nationales comme la Colline et la Comédie-Française. L'Opéra de Paris s'y lie en 2000. Viendra ensuite la danse, qui requiert des audiodescripteurs un art poussé de la métaphore.

“LA PHRASE DOIT TOUT DE SUITE FAIRE IMAGE”

Vingt-cinq ans plus tard, la passion est toujours là et quatre permanents travaillent avec Frédéric Le Du, mais dans un drôle de cadre : un sous-sol du Palais de Chaillot. Par une étrange ironie, les locaux prêtés à Accès Culture depuis ses débuts sont deux pièces aveugles. Privée de fenêtres donc, hiver comme été l'équipe passe des halls marbrés splendidement restaurés à leur pauvre bureau, mais depuis son carrosse changé en citrouille, Accès Culture rayonne dans toute la France et une centaine de théâtres. « *Année après année, on a notre travail* », nous explique Frédéric Le Du, en partance pour Clermont-Ferrand où il décrira « Orphée et Eurydice ». Une petite table, une conduite de régie, un casque, la voix : l'audiodescription est un artisanat. C'est moins vrai au cinéma, car l'industrie exige par cahier des charges son quota d'audiodescriptions directement mixées aux lms, et souvent plus impersonnelles. Mais pour le spectacle

vivant, l'exercice se fait en cabine ou sur la ligne de régie en fond de salle car il faut la présence systématique de l'audiodes-cripteur ou d'un régisseur pour lancer les phrases et les mots, par bribes, aux bons moments.

Ces traducteurs et traductrices de l'ombre, une trentaine pour le théâtre, doivent composer avec l'aléatoire comme on le voit dans « Pupille ». Un soir, Elodie Bouchez égare sa télécommande, ses feuilles, tout. Elle improvise. La description est l'art de placer son propre texte entre les dialogues et les sons d'un autre sans nuire à l'original ni le dénaturer. Pour Dune Cherville, gure du métier, « *la phrase doit tout de suite faire image* » - les malvoyants de Nantes se souviennent d'un « Iphigénie » particulièrement bien

servi par sa voix et, dans le milieu, les visages s'éclairent à la simple évocation de son nom. Dune s'est formée il y a dix ans à ce métier rare comme son prénom, après des études de philosophie et quelques années à réaliser des documents. Décrire, c'est choisir. Préférer une phrase à un silence, ou un silence à la description d'un regard qui en dit certes long, mais qu'on taira pour ne pas envahir l'espace mental des aveugles. C'est aussi lever les ambiguïtés : pour qui ne voit pas, une gêne mal bruitée ressemble à un poing sur la table ou à une porte claquée. C'est aussi annoncer qu'un personnage va entrer sur scène par la droite ou par la gauche, et le dire un peu avant. Dans la salle, une dame atteinte de rétinite pigmentaire aura le temps de tourner son visage pour voir la scène à travers ce trou de serrure qu'est devenue sa vision, comme l'explique la scintillante Priscillia Desbarres, responsable sur le papier de la communication d'Accès Culture, et en réalité bien plus que cela.

“VISITES TACTILES”

Recrutée il y a sept ans, elle est l'interlocutrice précieuse des malvoyants qui viennent au spectacle à Paris. Elle est pour eux l'hôtesse prévenante et chaleureuse des halls de théâtre, toujours en avance pour préparer une table où disposer les casques et les boîtiers, des programmes en braille, d'autres en très gros caractères ; prendre des nouvelles d'un qu'on a pas vu depuis longtemps et caresser son grand chien qui dormira dans une allée pendant le spectacle. On verra la haute silhouette de Priscillia dans les travées, devant, là où sont toujours placés ses protégés, demander à chacun si tout va bien, puis, une fois le rideau levé et les cannes blanches pliées, veiller dans l'obscurité sur ce monde devenu familier au point qu'elle en perçoit quelque chose d'essentiel que même les familles concernées ne mesurent pas toujours : la fatigabilité des aveugles, bien au-dessus de la moyenne, proportionnelle à un déploiement de la concentration dont les voyants n'ont même pas idée. « *Nous nous fatiguons beaucoup. Nous avons besoin d'être reçus* », nous a dit l'un d'eux à la sortie d'un « Carmen » au Théâtre des Champs-Élysées.

C'est elle aussi qui passe à l'occasion un coup de l discret dans un théâtre en région pour trouver une place à un malvoyant quand le quota qui leur est réservé est dépassé ; elle encore qui est là pour les « *visites tactiles* », quelques jours avant les premières quand son public vient toucher les costumes et les décors. On n'oubliera jamais la lettre découvrant, avec les mains et un ravissement manifeste, la haute couronne de « Carmen » que Priscillia lui a mise dans les bras, un après-midi, dans les combles du Théâtre des Champs-Élysées. Ce même jour, Priscillia Desbarres a regagné son bureau sans fenêtre. Trouver à cette équipe fantastique 40 petits mètres carrés avec vue, rue de Valois, au siège du ministère de la Culture, serait un juste retour des choses.